

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tant qu'il n'y aura point
d'égalité économique et so-
ciale, l'égalité politique sera
un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

9 JUIN 1966
NUMERO 405
0,50 F LE NUMERO
38^e ANNÉE

L'INEVITABLE REVOLUTION LA POURRITURE DE L'ETAT

Contrairement à tous les autres partis, qui prétendent vouloir créer le bonheur au nom d'une entité, le socialisme révolutionnaire, négateur de toute hiérarchie et de toute préséance, ne voit dans l'humanité que des hommes égaux devant la nature, des citoyens du monde sans patrie et sans lois, l'individu étant, en quelque sorte, à lui-même sa propre cause finale.

Procédant du simple au composé, le socialisme libertaire constate que l'individu pour bien se porter et donner le maximum dont il est susceptible, doit être en mesure de satisfaire intégralement ses besoins et ses passions et que seule la réalisation de ce bien-être et de ce bonheur étendus à tous les individus fera naître l'équilibre, la société harmonique.

Les besoins et les passions de l'homme sont en raison de son développement et s'alimentent par l'estomac, le cœur et le cerveau.

Se bien nourrir, aimer à sa guise et avoir la faculté de donner à sa pensée toute l'envolée dont elle est capable, c'est être un homme dans la plénitude du sens que nous attachons à ce mot.

Le but de la révolution est la réalisation de ces desiderata pour tous les êtres humains sans distinction de couleur, de race, de nationalité, de sexe et d'âge.

Mais comme, de par la fatalité de la constitution de notre planète, le besoin de nutrition prime, tous les autres et que les battements du cœur aussi bien que la faculté de penser avec intensité dépendent du fonctionnement normal du tube digestif, c'est un impératif catégorique de la révolution que la Terre, dont nous émanons, et les instruments de production, qui sont la création de tous les hommes présents, passés et à venir, deviennent la propriété indivise, le libre usufruit mis à la disposition de tous.

L'expropriation capitaliste et la socialisation des forces productives est le préambule, le sésame ouvre-toi de la société nouvelle.

Cette expropriation ne s'effectuera ni sur l'ordre d'un dictateur, d'un gouvernement ou l'initiative de chefs, elle sera et ne peut être, au raison de cette loi sociale : on n'a que la liberté et le bien-être qu'on prend, que l'œuvre des intéressés eux-mêmes : les travailleurs.

La révolution sociale sera l'aboutissant logique, fatale de l'évolution socialiste de notre époque comme l'accouchement du nouveau-né l'est de la gestation.

Il serait oiseux et présomptueux de pronostiquer le quand et le comment de la future révolution. Ce qui est cependant certain, c'est qu'économique de l'essence, elle ne pourra surgir que de faits économiques.

L'étude attentive des grandes secousses populaires du passé nous donne une indication précieuse au sujet de l'orientation nouvelle que devrait revêtir l'action révolutionnaire lors du prochain soulèvement du prolétariat.

Au seizième siècle, au temps de la Réforme, et plus spécialement pendant la guerre des paysans en Allemagne, en 1525, et plus tard dans la grande Révolution française, de 1789-1794, nous voyons partout que les chefs, qui semblent initier le mouvement, finissent invariablement par prêcher le calme et à s'opposer, dans la mesure de leurs forces, à l'extension de la révolution.

C'était, il y a quatre siècles, le cas avec les Luther, Calvin, Zwingli, etc.

Le même phénomène se produisit pendant la Révolution française du dix-huitième siècle.

Le 20 juin, Mirabeau se fait l'écho de toutes les clameurs, de toutes les haines du moment en apostrophant, au Jeu de Paume, le sire du roi par la parole célèbre : « Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous ne sortirons que la baïonnette dans le ventre. » Après le jour de l'octobre de la même année Mirabeau devient un des piliers de la royauté chancelante.

Le 12 juillet 1789, Camille Desmoulin, entraîné, exubérant de jeunesse et vibrant de fougue généreuse, la foule à l'assaut de la Bastille.

En 1793, il essaye de refréner le mouvement révolutionnaire et nous le

trouvons parmi les calomniateurs les plus enragés des hébertistes.

Maximilien Robespierre, qui tremblait devant les victoires des armées républicaines et qui eut ce cri magnétique, sublime de sain fanatisme révolutionnaire : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe », ce qui voulait dire : *Nous émanciperons les nègres, nous leur donnerons des droits politiques et sociaux égaux aux blancs, duissions-nous succomber à la tâche*, se fait lui aussi, contre-révolutionnaire, en jetant, par sa fête de l'Être-Suprême, un pont entre la Révolution et le passé monarchiste et religieux et en préjudant par le massacre des hébertistes à l'avènement de la dictature sanglante du Premier empire.

La Convention nationale, la grande Assemblée elle-même, Sinaï de la Révolution et de la Pensée humaine selon Victor Hugo, s'effondre dans la boue de Thermidor le jour où le peuple des faubourgs est décliné et qu'elle n'a plus à trembler devant le déclin de la guillotine qui, pendant deux années avait hypnotisé et tenu en haleine toute l'aristocratie de l'Europe.

L'âme de la Révolution c'était le peuple, c'était cette foule anonyme, innombrable, enfin réveillée de sa longue léthargie et qui dans sa marche vers le bonheur commun — c'est ce qu'elle entendait par République — venait de son remous gigantesque de

balayer la royauté et de jeter sous le couperet vengeur la canaille aristocratique.

C'est ce peuple, cette plèbe en haillons, ce grand martyr, cet éternel mépris, des privilèges et des intellectuels, qui a été tout l'élan, toute la générosité, toute la sublime grandeur et toute l'ineffable beauté de la Révolution française.

C'est lui, ce peuple, c'est elle cette foule héroïque, qui met le feu aux châteaux, brûle l'arbre de la féodalité, organise la chasse aux nobles, prend la Bastille, ramène le roi de Versailles à Paris, fait la République par la grande lessive salubre et, septembre, crie par la voix de Grégoire : Les rois sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique, il faut s'appliquer à les détruire par tous les moyens. C'est elle encore, toujours elle, qui hurle, tonne avec Danton : *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace*, qui se lève en masse, refoule la coalition monarchique, décapite la Royauté et installe la Raison à Notre-Dame.

C'est dans le peuple, dans la foule anonyme des militants qu'est le salut. On ne saurait jamais trop le dire, de le répéter.

C'est directement, sans intermédiaires, et en ne s'inspirant que de son intérêt, de l'expérience du passé et des possibilités du moment que la grande révolte plébéienne et interna-

tionale de l'avenir devra agir et lutter pour son émancipation économique et morale.

Pénétrés de cette vérité qu'on n'est rien servi qu'en se servant soi-même, les ouvriers et les paysans, qui se seront décidés à avoir recours à l'arme libératrice de la Révolution, devront, régionalement et internationalement unis, organiser, comme ils le firent jadis en Angleterre contre les loups, la grande bataille des usiniers et des propriétaires.

L'œuvre de l'expropriation en s'étendant d'usine à usine, de quartier en quartier, de ville à ville, de village en village sans centre directeur, en surgissant, en quelque sorte spontanément, partout, des entrailles mêmes des masses sociales, dérouterait les résistances gouvernementales et administratives et aurait seule chance d'embrasser dans sa marche victorieuse les plus vastes régions, des nations entières, tous les pays à production capitaliste.

Ce n'est qu'ainsi que le peuple de l'atelier et de la charue pourra conquérir sa liberté et son bien-être et qu'il arrivera à exproprier les expropriateurs pour fonder enfin, sur la base d'airain de la socialisation du sol et des instruments de production, sa République à lui, la République sans frontières, sans dieu et sans maîtres.

FIN

KROPOTKINE
(Extrait de « L'Inévitable Révolution »)

TRIBUNE LIBRE: Lutte révolutionnaire et adaptation bourgeoise

Assister à un congrès de la Fédération anarchiste d'expression française est toujours intéressant. On y prend part au spectacle toujours renouvelé, mais toujours le même, d'une opposition jeune et fougueuse, riche d'idées nouvelles, tentant vainement de briser les anciennes structures et de faire prévaloir une idéologie rénovée.

Mais la vieille garde a pour elle l'expérience et sait, avec un certain brio, ramener les débats au niveau effrayant du vase clos tout en maintenant certaines erreurs qui, malheureusement, ne sont pas relevées comme elles pourraient l'être.

Il paraît, le camarade Joyeux nous l'assure, que la *fait économique* n'est plus un élément déterminant dans les luttes sociales d'aujourd'hui. Ce qui serait déterminant, ce sur quoi devrait porter essentiellement notre critique serait une nouvelle forme d'aliénation qui ne mettrait plus en jeu la satisfaction de besoins immédiats mais qui toucherait les exploités dans leur dignité d'hommes libres, dans leurs aspirations intellectuelles.

Certes, nous ne nions pas qu'un certain nombre de thèmes moralisateurs immédiats, comme celui de la *faim* par exemple, ne puissent plus être, à l'heure actuelle, dans les milieux qui nous entourent, utilisés. Nous ne nions pas qu'un certain bien-être soit aujourd'hui à la portée de tous. Mais poussons l'analyse un peu plus loin que ne le fait le camarade Joyeux.

Si l'aliénation des travailleurs n'apparaît plus avec évidence au niveau de la satisfaction des besoins immédiats il n'en reste pas moins vrai que

sa cause profonde demeure inchangée et qu'elle se place, et se placera toujours, dans le fait économique.

Car l'aliénation qui étreint les masses non plus peut-être au niveau de l'estomac mais à celui de l'intellect, l'aliénation qui tend à transformer les hommes en *mécaniques* dont chaque mouvement doit correspondre aux nécessités d'une certaine forme d'exploitation, cette aliénation n'existe que parce que les travailleurs sont économiquement asservis, économiquement conditionnés. Si une certaine prise de conscience est rendue impossible c'est parce que les conditions matérielles de cette prise de conscience sont rendues impossibles par les structures économiques elles-mêmes.

Dénier au fait économique une valeur primordiale c'est admettre que, sans un bouleversement des structures économiques, par le simple effet de l'éducation, la prise de conscience nécessaire à la révolution sociale faite par les masses est chose possible. Et nous savons bien que ce n'est pas dans les conditions actuelles de travail que les opprimés peuvent avoir la possibilité d'une émancipation intellectuelle débouchant tout naturellement sur une volonté de transformation effective de la société. Les masses ne pourront s'éduquer qu'à partir du moment où elles ne seront plus économiquement abruties. Et lorsque nous parlons de l'abrutissement économique des masses nous n'entendons pas seulement par là l'abrutissement inhérent aux conditions de travail en régime capitaliste, mais également les conditions de vie en général créées par ce régime (publicité, presse, radio, télévision, etc...)

A propos d'un curé perdu et retrouvé

« Le prêtre enlevé par les anarchistes : « cela pourrait constituer un titre honorable pour une fable de La Fontaine ou un conte moderne. Cela a permis à « France-Soir » d'économiser un peu la matière grise de ses collaborateurs (ils en ont si peu) et de titrer en caractères imposants, à l'intention de toutes les midinettes un alléchant placard où se conjuguait harmonieusement la veuve éplorée et romantique d'un chef d'Etat qui a eu le malheur de trouver son Caserio, la robe pourpre du prêtre et l'anarchiste désincarné et tout aussi romantique, ennemi mortel de tout ce qui fut, qui est et qui sera.

Soyons sérieux car, malgré les apparences, cette affaire pourrait l'être plus qu'on ne l'imagine.

Il ne se passe pas un jour sans que le clergé ne manifeste en Espagne, d'une façon ou d'une autre, sa volonté de prendre une part active aux manœuvres douteuses qui préparent l'après-règne de Franco. Lorsque le bateau coule, les rats quittent le navire, c'est bien connu.

Ces rats d'église ne se contentent pas de retirer leur épingle du jeu. Ils entendent avoir leur part de gâteau et s'exhibent un peu partout comme les justiciers vertueux du franquisme. Ils ont bien saisi, les tious, que l'intérêt n'est plus du côté de l'ancien régime, mais bien du côté de l'opposition « démocratique et li-

bérale » qui prépare les bases d'une bonne petite république néo-bourgeoise. Les étudiants madrillènes peuvent crier : « les curés avec nous ! » En effet, ils le seront encore longtemps car s'ils soignent tant leur publicité c'est pour s'assurer, en « démocratie post-franquiste », le monopole de l'enseignement.

Et c'est ce contexte réjouissant qui choisissent quelques individus pour assurer encore plus de publicité à toute la curialité, pour séquestrer, avec tous les égards dus à son rang et à sa personne, le représentant du clergé espagnol auprès du Vatican. Mesure d'intimidation ? Même pas. On s'empresse de rassurer l'opinion publique : il ne sera fait aucun mal à l'honorable curé. Nous ne sommes pas des bandits, des « révolutionnaires » assurent les ravisseurs : tout ce que nous voulons, et nous le demandons humblement, c'est une simple déclaration du Vatican par laquelle il ferait savoir à tous que la situation du peuple espagnol occupe une place de choix dans la liste des prières qu'il adresse chaque soir à Dieu le père.

L'histoire est amusante en elle-même et il n'est pas même besoin de démontrer aux véritables militants que les ravisseurs respectueux ont peu à voir avec un authentique mouvement révolutionnaire, qu'ils n'ont ni

l'envergure ni les méthodes d'anarcho-syndicalistes authentiques.

Mais cette plaisanterie pourrait avoir de graves conséquences :

Tout d'abord, elle cautionne, qu'on le veuille ou non, l'action du clergé espagnol qui cherche à s'infiltrer dans le mouvement d'émancipation des masses, pour le diriger sur la voie de garage de la « démocratie », d'un système accordant tous les droits théoriques au travailleur mais n'en continuant pas moins, dans les faits, à l'asservir économiquement.

Ensuite parce qu'elle jette la confusion dans le mouvement libertaire espagnol, déjà obligé de lutter contre son aile droite réformiste.

La situation des masses laborieuses de la péninsule ibérique ne sera pas réglée par l'adoption d'une démocratie-bidon ni par l'action parlementariste de quelques isolés. L'émancipation des travailleurs espagnols ne peut être le fait que d'un effort conscient, avec des buts et des méthodes sans équivoque, par des moyens véritablement révolutionnaires.

Le mouvement d'ensemble des anarcho-syndicalistes peut trouver une aide efficace dans un certain nombre d'actions individuelles ; mais le critère de ces actions individuelles n'est pas la publicité tapageuse mais l'efficacité.

SEVY

lutter au milieu des travailleurs et non à côté d'eux.

Aussi nous refusons de fermer les yeux sur les événements qui nous entourent pour nous réfugier dans la facilité des discussions théoriques. Nous assumons les temps que nous vivons parce que nous en sommes,

Syndicalisme révolutionnaire

Dans le cadre de l'évolution rapide de toutes les centrales syndicales vers la collaboration, voire même l'intégration dans l'appareil de l'Etat, la Confédération Nationale du Travail demeure la seule organisation de classe du prolétariat qui envisage de continuer la lutte jusqu'à la réalisation du socialisme à travers les mesures imposées par les exploités organisés, et exprimées dans les statuts de la C.G.T. (article 2) : Disparition du salariat et du patronat, suppression du capitalisme, neutralité politique des syndicats, indépendance envers les partis politiques.

A travers les luttes du prolétariat enregistrées depuis 1906, date de la Charte d'Amiens, à travers ses conquêtes et à travers ses défaites surtout, la plupart des « dirigeants syndicaux », gagnés par la conception bourgeoise de l'existence, en sont venus à considérer les syndicats comme des organes de « progrès » et non comme des organes de lutte.

A l'abandon du principe fondamental de la véritable lutte de classes de la part des syndicats actuels, le patronat et l'Etat ont répondu par l'organisation de toute une superstructure d'intégration progressive des organes de production à la machine d'exploitation garantissant, par ailleurs, bon nombre de sinécures pour les « dirigeants syndicaux » bénéficiant ainsi immédiatement de la « promotion sociale » proclamée.

C'est à l'émancipation du prolétariat grâce à sa lutte organisée que veulent nous faire renoncer les réformistes de toutes sortes. Fidèles aux principes du prolétariat militant de la Première Internationale qui entendait faire prévaloir la lutte pour l'émancipation sociale des travailleurs à toute organisation ou structure visant à la conquête du pouvoir bourgeois, destinée en fait à gérer et à perpétuer le capitalisme, le syndicalisme authentique, c'est-à-dire révolutionnaire, continue à croire à la faculté du prolétariat pour l'organisation de la production et de la distribution, seule base véritable de tout socialisme et unique voie à l'émancipation des travailleurs.

Chacun sent, indiscutablement, la nécessité d'une transformation de la société : on s'aperçoit que des lois, prétendues sociales, ne font que continuer d'assurer l'oppression du peuple et parfois même de l'accentuer. Ce qui était hier considéré comme l'expression d'une morale saine, apparaît souvent aujourd'hui comme une injustice. La conscience populaire s'insurge devant les scandales de ceux qui gravitent autour du pouvoir et que la justice ne se permet pas d'atteindre. L'autorité de l'Etat ne subsiste plus par la considération du peuple, mais par la répression et la dictature larvée. La course effrénée des classes dirigeantes vers un enrichissement éhonté, protégée par des décrets et des lois, opère au grand jour par le loi légalisé. Chacun peut prendre connaissance du pourcentage d'augmentation des bénéfices déclarés des grandes sociétés capitalistes et chacun peut comparer ces pourcentages à celui de la hausse des salaires consentie par l'Etat. Si la situation du capitalisme n'a jamais été aussi florissante, celle du travailleur s'amoinsse chaque jour. L'Etat ne se soucie pas des moyens d'existence du prolétariat et il méprise ceux qui par leur travail assurent la rentabilité du capitalisme.

Au lieu de représenter l'ordre, l'Etat ne fait qu'engendrer le désordre ; en place de paix sociale, l'Etat provoque le chaos. Le travailleur,

l'artisan, l'agriculteur, sentent l'insécurité du lendemain ; ils se savent à la merci d'un arrêté, d'un décret du pouvoir, qui comprimerait encore davantage leur droit à l'existence. Des milliards sont engloutis en une production d'armement qui ne peut être qu'un danger pour la paix des peuples ; cependant que des vieillards souffrent de la misère, que les municipalités manquent d'écoles, les hôpitaux de lits, que le chômage étend sa lèpre et que, pour bafouer toutes ces misères, les commerces de luxe, les boîtes de nuit, les grands hôtels, prospèrent pour la plus grande satisfaction de ceux qui vivent de l'exploitation des travailleurs.

Un Etat qui arrive à de tels excès, se condamne lui-même, car emporté par les mauvais instincts de la classe capitaliste, il est dans l'impossibilité matérielle de rétablir la justice, l'honnêteté, l'ordre. Quand son pourcentage devient à ce point catastrophique, ce n'est plus la mise des politiques qui l'ouvrent, la dictature de quelques prétentieux qui s'imaginent être des sauveurs, qui peuvent remettre une vie saine, juste, fraternelle pour tous. Arrivé à ce point, avant que les malheurs au pouvoir puissent anéantir la plus importante partie des peuples par une guerre atomique, il n'est plus qu'une solution : la révolution. — « Ce n'est pas en un jour que le flot grossit au point de rompre la digue qui le con-

tient ; l'eau monte par degrés, lentement ; mais une fois qu'elle atteint le niveau voulu, la débâcle est soudaine, et la digue s'écroule en un clin d'œil. » — James Guillaume.

C'est ainsi que les peuples se trouveront placés dans un temps indéterminé devant deux solutions : ou bien admettre la violence d'Etat qui fera périr la plus grande partie de l'humanité, ou bien reconnaître la nécessité de la violence révolutionnaire qui pourra stopper la course à la mort et établir des conditions plus humaines pour les peuples ; la civilisation nouvelle qui pourra se faire avec le minimum d'atteinte à l'humanité. Les peuples se trouveront un jour placés devant ce dilemme : ou bien assurer une existence pacifique et heureuse reposant sur des droits et des devoirs équitables pour tous, par une révolution comportant un minimum de violence, ou bien, après des années de misères et de privations, disparaître dans un cataclysme mondial, fruit du monstrueux orgueil de quelques malheurs de l'humanité au service du capitalisme international.

Nous estimons que, pour arriver à une période révolutionnaire active, propre à éveiller parmi les peuples le sens des réalités et l'élévation morale nécessaire à la création d'une société plus humaine, nous devons utiliser les fautes des adversaires des travailleurs. Or, la course au désastre mondial, à laquelle participent les pouvoirs des principales nations, nous autorise à insister auprès des peuples pour qu'ils étudient sérieusement ce que depuis 1964, l'Association Internationale des Travailleurs propose au prolétariat, pour qu'il puisse se libérer des jougs qui l'écrasent.

Certes, ce combat révolutionnaire engagé par l'Association Internationale des Travailleurs, il y a plus d'un siècle, a permis au prolétariat la conquête de quelques lois sociales et quelques victoires sur l'oppression des maîtres de la classe prolétarienne ; mais combattre sans cesse par les pouvoirs des nations, trahie par les syndicats à la solde des gouvernements, l'Association Internationale des Travailleurs n'a pu réaliser, à ce jour, qu'une faible partie de son programme de libération des travailleurs.

Aujourd'hui, la possibilité de progresser dans notre combat s'offre à nous, car, si par la raison, on ne peut donner à la majorité des hommes le courage nécessaire pour gagner la liberté, la peur du suicide international, œuvre des maîtres esclavagistes des peuples, leur donnera la force nécessaire pour s'unir afin de défendre leur vie. La révolution conserve ainsi une possibilité de parvenir à ses fins et ceci pour le plus grand bien de l'humanité.

On assiste, depuis quelque temps, à une sorte de révolution de principes dans les diverses institutions qui caractérisent le système capitaliste. Les ministres eux-mêmes rivalisent dans la recherche de méthodes nouvelles pouvant, dans leur application, donner satisfaction aux nombreux sujets qui, placés sous « la protection » des différents ministères, sont en outre des futurs électeurs en puissance.

Le ministre de la jeunesse a même fait des propositions sans précédent dans l'histoire des ministres et de la jeunesse. Il demandait en gros, aux jeunes, de préciser leurs aspirations. Pourquoi ? C'est la question que nous nous sommes posée nous-mêmes, car nous ne sommes pas nés au point de croire un ministre, quel qu'il soit, capable de donner satisfaction aux revendications les plus justes et les plus élémentaires des nouvelles générations ; c'est-à-dire la garantie formelle, d'une formation intellectuelle et technique complète et d'une intégration normale dans le domaine de la production (sans la menace de chômage ou de déracinement qui pèse sur les épaules des travailleurs actuellement).

Dans cette euphorie qui fait dire aux mauvaises langues que ça sent déjà la campagne électorale, on veut même réformer la Sécurité sociale. C'est la une de nos revendications les plus immédiates. Nous avons, pendant longtemps, préconisé une S. S. plus humaine, mieux adaptée aux besoins des travailleurs, puisque en définitive elle est la fille de l'action ouvrière, mais l'expérience nous rend méfiant.

Voici pourtant ce qui ressort du rapport Bordas :

« Il serait vain d'espérer la poursuite du progrès économique dans une sorte de stagnation du progrès social... Bravo !

Mais pourquoi tout ce verbiage quand il n'y a qu'à ouvrir les jour-

naux d'information un peu sérieux pour s'apercevoir de la dégradation inquiétante de la situation sociale ?... — Usinor, à Denain, a fermé ses portes le 30 avril. — Les Etablissements Bonnet, de Jujurieux (Ain), ont licencié 74 personnes sur un effectif de 200. — La Direction des Etablissements Decauville - Nord, à Marquette (Nord), a informé les délégués du personnel de son intention de procéder à 33 licenciements, soit 10 % du personnel. — A Lyon, chez Richard Continental, une centaine d'employés ont occupé le 5 mai, pendant trois heures, les bureaux de la direction pour s'opposer à 60 licenciements. — Chez Nerpic, à Grenoble, à la suite de l'annonce de 200 à 250 licenciements, les syndicats entendent réagir et proposer des solutions.

Nous pourrions continuer encore cette énumération, tant il est vrai que les multiples dialogues des syndicats réformistes avec le patronat ont conduit la classe ouvrière dans une voie sans issue. En tout cas il ne faut pas vouloir nous faire croire que nous sommes sur la voie du progrès social. Les travailleurs de Saint-Nazaire, par exemple, en savent quelque chose.

Il faut donc apporter une solution constructive au problème de la classe ouvrière et ce n'est pas en faisant miroiter « les droits des salariés » l'accroissement des valeurs d'actif des entreprises », tout en laissant pourrir les manifestations de mécontentement sur le plan local, qu'on peut y parvenir.

La solidarité de la classe ouvrière doit être réelle et efficace ; sourde aux verbiages de nos adversaires qui ne cherchent qu'à gagner du temps et doit tenir compte que notre but ne peut être que l'abolition des privilèges de l'émancipation du peuple.

SEVY

RENE VILLARD

Verbiages de circonstance

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste » 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté » 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Por la unidad de acción

por Jaime Balus

La reacción española ha podido soportar los embates, que desde hace unos cuantos años se vienen produciendo de una manera ininterrumpida, por falta de coordinación de las fuerzas que pugnan por derribar al fascismo.

Los trabajadores asturianos iniciaron la reconquista de España con una serie de huelgas memorables que sorprendieron al mundo entero, que creía que en España se había extinguido el espíritu de rebeldía.

Al poco los estudiantes tomaron el relevo de los mismos asturianos. De una manera fraccionada es imposible vencer al fascismo.

Es necesario ligar la acción de los obreros y de los estudiantes constituyendo la Alianza Obrera - Estudiantil a la que debe incorporarse la intelectualidad española que con tanto ahínco se manifiesta en pro de la libertad.

Hay otros factores que también hay que fijar. El sentimiento de libertad en Cataluña y en Vizcaya no puede desligarse de la lucha entablada por los trabajadores y los estudiantes.

La libertad de pensamiento concluida en las Universidades y la libertad sindical no pueden plantearse sin plantear la libertad de todo el pueblo español.

Años atrás se escucharon ciertas apreciaciones de líderes estudiantiles diciendo que ellos plantearon los problemas del recinto universitario y que no pueden ligarse con la clase trabajadora. Este error de cálculo y de estrategia conduce a hacer el juego al fascismo.

Los estudiantes nunca conseguirán sus objetivos si no cuentan con el apoyo de la clase trabajadora. Y los trabajadores precisan también de la solidaridad de la juventud universitaria. Una vez establecida la Alianza Obrera - Estudiantil, serán contados los días del fascismo español, máxime cuando todo el pueblo está deseando que se termine el régimen de hambre y de oprobio que por falta de unificación en el combate no se cuenta con bastante fuerza para hacer polvo a la anti-España que un general africano impuso a costa de torrentes de sangre.

De la emigración podemos decir lo mismo. Y quizás mucho más.

A mi criterio la emigración del año 1939, heredera del espíritu de las jornadas de Julio de 1936, no supo hacer honor al legado que recibimos de los millares de luchadores que sucumbieron en las barricadas, en los frentes de batalla, en los presidios y ante los piquetes de ejecución. En una palabra, que no hemos estado a la altura de las circunstancias.

Nunca se ha podido llegar a una unidad de acción en la emigración para luchar contra el fascismo. No hablo de unidad de pensamiento, porque es difícil.

En la emigración subsisten los personalismos, las apertencias personales, los rencores de grupo, etc. Esto es lo que debe desaparecer. Importa ante todo, vencer a la reacción española unificando los esfuerzos de todos.

La hora histórica, que vivimos nos obliga a todos a hacer examen de conciencia, corrigiendo los errores cometidos en el pasado. No es el momento de pelearse por cosas triviales. Debemos hacer dejación de un amor propio exagerado que conduce a un anquilosamiento.

LO DE GIBRALTAR

FRACASO DE LA PRIMERA ENTREVISTA

LONDRES: Las negociaciones anglo-españolas sobre Gibraltar, al nivel de Ministros de Asuntos Exteriores terminaron el 18 por la noche con la negativa formal de Gran Bretaña, que no reconoce a España derecho alguno de soberanía en El Peñón.

Subrayando que su país no tiene duda alguna sobre sus títulos jurídicos en Gibraltar, el ministro Stewart declaró que si El Peñón era un «símbolo» para España, como el Ministro español Castiella afirmó, también lo era para Gran Bretaña, pues su honor y su palabra ante los gibraltareños estaban en juego.

Fuentes oficiales indicaron sin embargo que las negociaciones proseguirán, pero al nivel de altos funcionarios. Por otra parte, el jefe de la delegación española, Fernando María Castiella, permaneció hasta el viernes en Londres.

Aunque rechazando formalmente la insistencia española de anular el artículo 10 del Tratado de Utrecht, firmado en 1714, y restituir a España sus derechos soberanos sobre El Peñón, el jefe del Foreign Office prometió sin embargo estudiar atentamente las propuestas españolas.

Estas atañen en particular a la autorización de mantener en Gibraltar una base militar británica que se incorporaría al sistema de defensa español, y a un acuerdo anglo-español que garantice los derechos de los actuales habitantes de Gibraltar.

Stewart pidió que se eliminaran todas o algunas de las medidas de restricción que el gobierno español ha impuesto a la colonia británica.

Rechazando las acusaciones del Ministro español, según las cuales Gran Bretaña había violado el Tratado de Utrecht al ocupar una parte del territorio neutral y al transformar El Peñón en una «base de la OTAN» (Organización del Tratado del Atlántico Norte), Stewart refutó asimismo la tesis española de un «grupo demográfico artificial» creado por los británicos a fin de introducir un tercero en la actual controversia.

El Ministro inglés subrayó asimismo la importancia primordial que tiene para su gobierno la salvaguardia de los intereses gibraltareños de la colonia y el derecho de los habitantes de El Peñón a ser consultados sobre su propio futuro.

La Regional del Centro, a la Militancia

Los militantes de la Regional del Centro en el Exilio de la Región parisina, ante los graves acontecimientos que atraviesa en la actualidad la C. N. T. y el M. L. E., reunidos en París conjuntamente con el Comité Regional del Centro de la C. N. T., declararon públicamente lo que sigue:

«O es nuevo el empeño de los enemigos de la clase trabajadora de España y de su más genuina representación, la C. N. T., puesto para perturbar la vida de nuestra Organización confederal y libertaria, para introducir en sus filas la división, procurando quebrantar su línea antipolítica y revolucionaria. En el curso de la historia de la C. N. T., fueron diversos los intentos destructores que el capitalismo y la reacción pusieron en práctica para conseguir la desaparición de la escena política española, de la última Organización de tipo y carácter revolucionario, capaz de representar una esperanza de emancipación total y verídica de los trabajadores. Esa fue la labor realizada en 1919 a 1923. Era fue la labor realizada en 1932, como esa fue la labor realizada contra la Primera Internacional en 1871.

El enemigo mortal de los trabajadores no perdona fácilmente a la C. N. T. y a sus militantes revolucionarios el empeño, la obstinación, puestos por ellos en mantener vivo el espíritu de la verdadera lucha de clases, indicando claramente a los explotados el camino hacia su emancipación.

Hoy, cuando la dictadura fascista impuesta al pueblo español con la ayuda de Hitler y Mussolini, y con la complicidad de las democracias capitalistas y bolchevique. Hoy, cuando esta cruel dictadura presenta los más inminentes síntomas de pronta desaparición, provocada por la fuerza de su propia corrupción política, social, económica y moral, unos hombres desposeídos del más elemental sentido de la dignidad y de la entereza, yuguetes de sus insanos apetitos, víctimas de un cansancio moral tardío, se prestan a seguir el juego de los magnates de ese mismo capitalismo privado o estatal, con fachada democrática, fascista o roja, que permitió el aplastamiento bajo la más terrible de las dictaduras de todos los tiempos, de la clase trabajadora española.



LA COLERA DEL CIELO

LEON. — Durante una tormenta un rayo perforó el tejado de la catedral, incubando un incendio que se declaró al cabo de tres horas, precisamente en el momento en que se celebraba un oficio divino. A la vista de las llamas salientes del techo, los feligreses pusieron pies en polvorosa, regresando algunos de ellos para recongraciarse con el calido acompañamiento de los bomberos. Entretanto el fuego se había desarrollado ampliamente, devorando la parte alta del edificio en la que causó destrozos enormes.

Si el juez quiere actuar contra el responsable del incendio, deberá acusar a Júpiter y no a Dios, para no comprometerse.

MEDIA DOCENA DE AVIONES

MADRID. — Como es sabido, seis aparatos de caza franceses cayeron en pérdida sobre tierras de Huelva. Segundos antes los seis aviones se habían salvado lanzándose al espacio en paracaídas. Según estos pilotos, habían terminado la provisión de gasolina para regresar a su base de Cazau (Francia), y por estos espacios se hallaban perdidos y mal comunicados con la base aérea de Sevilla. La jefatura de este campo niega la aserción francesa, asegurando que sus servicios comunicativos son perfectos y que en aquel día funcionaron sin dificultad alguna. Por otra parte, no lejos de aquella región aérea están las bases americanas de Morón de la Frontera y de la Rota, las cuales están dotadas de facilidades comunicativas ultramodernas. Ciertos diarios españoles suponen que los seis aparatos caídos cumplían una misión secreta. A última hora se ha cargado el mocheuelo al capitán del equipo.

CAPITALISMO HISTERICO

NUEVA YORK. — Se creó —al fin— un Banco para la gente «archidiliguida» en el que se servirá incluso a los clientes. Los cheques lucrán el nombre de sus poseedores en letras doradas y las cartas de miembro serán de oro y costarán casi 150 dólares. Para ser cliente de este Banco superrefinado, será preciso que otro miembro presente al candidato. Para abrir una cuenta corriente, hará falta un mínimo de 5.000 dólares. Para una cuenta de ahorro precisarán 25.000 dólares y 50.000 dólares serán necesarios para la apertura de una cuenta comercial.

Según el director del nuevo «Banco Continental», dichos reglamentos draconianos deben servir para prevenir una «invasión de las masas» y para garantizar a la clientela escogida y ricachona «el trato de favor que de derecho le corresponde».

El Banco Continental constituye una sucursal del «Franklin National Bank», el que servirá por su parte abierto al común de los mortales y a sus transacciones más o menos fúas.

DECLARACION SOBRE ESPAÑA

ESTOCOLMO (OPE). — En el Congreso de la Internacional Socialista celebrado en esta capital del 5 al 8 de mayo, Congreso que fue precedido

por la Conferencia Especial de Upsala celebrada del 27 al 29 de abril sobre el pensamiento y la acción socialistas en los países nuevos, y por una serie de reuniones de carácter informativo celebradas también en Upsala y Estocolmo se adoptó la siguiente resolución sobre España: «El Congreso denuncia de nuevo los regímenes de España y Portugal, por la continua negación que hacen de los derechos humanos. El Congreso rinde especial homenaje al pueblo español, cuyo espíritu se mantiene invicto y cuya lucha por volver a ser dueño de sus destinos es incesante. El Congreso rinde también homenaje a los que resisten en Portugal al dictador.»

HUYEN DEL HAMBRE PATRIO

Galicia sigue siendo fuente inagotable de emigrantes. En el último quinquenio, cerca de 120 mil personas abandonaron estas tierras para trabajar en países extranjeros. De este total, 45 mil emigraron a Ultramar, y el resto nutrió los países más industrializados de Europa.

En el pasado año, la abrumadora mayoría se inclinó por Europa: concretamente, el 86,2 por ciento de los que emigraron (cerca de 19.815).

Los países que acogieron más brazos gallegos fueron Alemania, con 7.842 personas y Suiza, con 6.200. También Inglaterra y Holanda se nutrieron en 1965 de mano de obra gallega, según informaciones facilitadas por las Oficinas Provinciales de Migración.

Orense continúa siendo la provincia gallega que aporta mayor contingente emigratorio. En el año a que nos hemos referido, 1965, el 50,7 por ciento del total de emigrantes gallegos eran oriundos de la provincia de Orense. Según el informe publicado por una entidad bancaria oronesa, si ya las provincias de Lugo y Orense habían sufrido un déficit censal entre los años 1950-60, tal circunstancia es posible que se repita cuando estudien los datos correspondientes al decenio 1960-70.

Los movimientos migratorios tienen, en general, su origen, en las zonas campesinas. Pero con una agravante: que son precisamente los mejores brazos, los que están en mejores condiciones para desarrollar un eficiente trabajo en el campo, los que se van. En estos momentos, el mayor porcentaje de población está compuesto por niños y ancianos.

LA BARBARIE

BIBLIOTECARIO AGREDIDO

MADRID. — El bibliotecario de la Casa de Velázquez, M. Jean Paul Trebut Cussal, resultó gravemente herido, ayer, a las siete de la tarde, a consecuencia de una disputa con dos profesores de sendas escuelas de automovilismo.

M. Trebut, al parecer, había protestado por escrito, ante los organismos competentes, de que las proximidades de la Casa de Velázquez se utilizaran como lugar de entrenamiento para los futuros conductores. Ayer salió de su residencia y al parecer pretendió quitar algunas de las señales utilizadas por Academias de conducir para fijar los límites de aparcamiento. También intentó sa-

car algunas fotografías de los vehículos y sus conductores. Dos profesores, Alberto Purificación Pascual, de la «Academia Pascual», y Juan Sánchez González, de la «Escuela Ferraz», discutieron con él y parece que le golpearon con un objeto contundente, rompiéndole además, la cámara fotográfica. M. Trebut pasó al equipo quirúrgico.

Todo el mundo sabe hoy, y los capitalistas mejor que nadie, que la dictadura fascista de Franco y sus fanalistas, han entrado en período agónico y que su muerte es inminente. Esas mismas oligarquías que le dieron vida, se han percatado, hace ya varios años, de lo innecesaria e inútil que es hoy esa dictadura. Y hasta la encuentran molesta.

El régimen que sufre nuestro mártir país, con la inhumana complicidad de ese mismo capitalismo que, cual cuervo acude a embestir a España con sus finanzas, está condenado a muerte en plazo breve. La Banca internacional, representada por Wall Street, la City, los grandes industriales alemanes, gentes sin patria ni honor, intentan dar continuidad permanente a un régimen que permita sus tranquilas digestiones, haciendo de España la jaula paradisiaca de banqueros, militares y obispos. Y para que, nuestro país sean posibles otros «cien años de paz», en los que los aventureros de la política, de la finanza y de la nueva industria atómica y nuclear, puedan gozar a sus anchas de la inercia de un pueblo adormecido por la ignorancia de su propia historia, rica en luchas épicas por la libertad.

Con un pueblo hastiado y receloso de la política de tipo social y revolucionaria. Con unos sindicatos cortados sobre el patrón de los sindicatos norteamericanos, alemanes, rusos o ingleses, las prebendas y disfrute estarían asegurados en España para siempre. ¿Qué importa si mientras tanto, los mejores hijos de nuestro país se ven forzados a abandonar sus familias y sus hogares yendo a engrosar las filas del ejército imponente de los emigrados económicos o políticos? ¿Qué importa si nuestras hijas, nuestras hermanas, han de verse obligadas a emigrar hasta las lejanas tierras de Australia y Nueva Zelanda para dar a los gobiernos de aquellos países, los soldados que ellos harán masacrar impunemente en todas esas guerras imperialistas, coloniales, con las cuales someten al universo al terror y a la desmoralización?

Nuestra insignie y sangrante dictadura ve de otro lado que al socaire de unas sedicentes democracias, las puertas de los organismos internacionales no se abren todo lo fácilmente que fuera de desear, ante la persistencia de un régimen, que como decimos anteriormente, ya no es necesario al capitalismo internacional.

Por todas estas razones, el relevo de la guardia fascista del occidente urge. Le urge al Vaticano, le urge al bolchevismo ruso, para ampliar su política de la mano tendida. Les urge a los Krupp y a los herederos de Goering, les urge a Washington, a la City, y a todos los banqueros que en España se emplean en empujar sus capitales.

Pero España supone también un peligro de tipo revolucionario, susceptible de provocar nuevos disturbios sociales. En España existe aún el germen de la revolución social, encarnado por el espíritu libertario de sus hijos, y por su genuina representación, la C. N. T. No se puede proceder al cambio de estructuras tan necesario y urgente, sin asegurar las retaguardias capitalistas. Y la mejor defensa de esas retaguardias son esos sindicatos amorfos que sólo sirven de punto de apoyo al partido de turno, en el poder o en tiempo de elecciones, que renuncia de antemano a la acción directa y revolucionaria, y que se burlean desvergonzadamente de las aspiraciones legítimas de la clase obrera.

Es bajo tales imperativos que surge la necesidad de lavar la fachada del régimen fascista español, haciendo creer a las nobles gentes que el mismo evoluciona, que se liberaliza, que admite la posibilidad democrática en nuestro país, así como la existencia de un seudo sindicalismo del tipo de los que hemos señalado.

Para lograr el objetivo fijado de antemano por quienes tienen en su poder el motor que hace avanzar los peones, el capitalismo tiene ya a su disposición los «hombres nuevos» que se disponen a actuar con arreglo a tales designios. Hace ya bastantes años que la maniobra está emprendida. Y la corrupción moral de algunos elementos descarriados del seno mismo de la clase obrera permite de encargar el porvenir con cierto optimismo.

La C. N. T. es todavía el último bastión de la clase trabajadora española. A la C. N. T. es necesario descartarla del tablero de ajedrez en que el capitalismo internacional ha emprendido su prestigio de dominación y opresión.

Para desgracia nuestra, unos hombres gastados moral y socialmente hablando, surgen de las sombras como por encanto, para ofrecer en bandeja todo un pasado de honor y gloria revolucionaria que, bien dosificado con un elevado porcentaje de huerro patrioterismo, sirve para dar la sensación de que algo está cambiando en España, cuando la realidad es que todo sigue lo mismo. De esta mezcla de falso redentorismo y de patriotismo trasnochado, surge la oferta hecha por unos ex militantes cenetistas de incorporar a la C. N. T. a los sindicatos fanalistas en aras de una unidad sindical que no puede tener otro carácter que el de la sumisión pura y simple de la clase trabajadora a los sindicatos pa-

triales que son, en definitiva, los que gobiernan y mandan.

Quiénes desencadenaron esta operación hicieron un cálculo falso, pues los militantes de la C. N. T. estamos acostumbrados a no tolerar ni admitir sin resistencia los hechos consumados. La maniobra estaba condenada al fracaso, y éste no se ha hecho esperar. Hoy, después de varios meses de negociaciones, y a pesar de la humillante incorporación de algunos traidores procedentes del exilio, los dirigentes de los sindicatos verticales saben que la C. N. T. no puede ser equiparada al engendro nacionalindustrialista, y ya se lo hacen saber a los doce apóstoles del llamado pacto de Madrid. Sin embargo, estos nuevos profetas no se resignan al fracaso, y pretenden continuar, presentándose como la única representación de la C. N. T. de España. Pues bien, los militantes de la C. N. T. Regional del Centro en el Exilio, en nombre de toda la militancia confederal y libertaria de aquí y de allí, condenan y desapruaban la máxima energía vuestra acción demoleadora o se aseguran que la C. N. T., a pesar de cuanto hagáis en tal sentido, a pesar de cuantas ayudas extrañas y complacencias del régimen obtengáis, no dejará de ser jamás la C. N. T. de tipo anarcosindicalista y revolucionario que ella llegó a ser para evitar el destrozo de la clase trabajadora, y de sus órganos de defensa y ataque contra el capitalismo.

Madrid, que fue siempre el espejo y el centro nervioso de la vida confederal de las dos Castillas, que fue cuna y escuela de nuestro gran Anselmo Lorenzo, Pellicer y otros militantes de la primera organización obrera de tendencia libertaria, y que en función de su importancia histórica, y su situación geográfica, tiene un prestigio y una madurez social bien conocidas, nuestro Madrid, está hoy en todas las bocas que escupen juicios de mal tono, tendenciosos y difamatorios. La militancia madrileña, y junto a ella la militancia de ambas Castillas, no se inclina ante el tirano, ni elabora pasteles con huevos ideológicos podridos, ni pone en su mesa ningún «cocido madrileño» rancio de falangismo y tráfingues. En la militancia del Centro en el Exilio, sabe que la inmensa mayoría de nuestros compañeros del Madrid rojo y negro, de la C. N. T. triunfante en el Cuartel de la Montaña, en Alcalá de Henares, en Guadálajara, y en tantos lugares que quedaron grabados con letras de sangre libertaria y popular, repudian todo contacto con los verdugos del pueblo, y se prestan a rehacer una C. N. T. auténtica, vigorosa, honrada, activa, idealista y revolucionaria, cual lo era la de julio de 1936. Una C. N. T. a la imagen de aquel ejemplar humano que se llamó Mauro Bajaterra, y de aquel vallesolista insigne que se llamó Valeriano Orobo Fernández, que tanto aportó con extraordinaria inteligencia y su gran corazón al desarrollo ideal anarcosindicalista y del Movimiento confederal en la vasta geografía obrera de nuestra región.

Hemos hablado anteriormente de los intereses de la Banca internacional, representada por Wall Street, la City, los industriales alemanes y eu-

ropeos en España, y de sus maniobras tendientes a conseguir la domesticación del sindicalismo español antes de proceder a los cambios de carácter político que en nuestro país son necesarios e inminentes. Que no lo digan si no los agentes de G. I. A. (Central Intelligence Agency), que no lo digan si no los agentes de esas dos organizaciones internacionales reformistas que nos prometen la restauración de la monarquía a cambio de nuestra fusión con la A. S. O., hija predilecta de los líderes sindicales americanos, y de las propias internacionales sindicales que propagan la disolución de la C. N. T. para incorporarla a esa Central Sindical Unica, tan soñada por esos jefes sindicales permanentes.

Paralelamente a la eventualidad de que la A. S. O. esté sostenida por el «Fondo de reptiles» de la Casa Blanca al servicio de las maniobras políticas de los grandes trusts capitalistas yanquis en España, los fundadores de esta llamada Alianza Sindical Obrera, en su mayoría elementos de muy dudosa y confusa condición ideológica. Algunos ni siquiera pertenecen a las organizaciones que dicen representar, y además, la doctrina, si es que tienen una, y los fines que persiguen, están en abierta oposición con los postulados anarcosindicalistas que informan la C. N. T. Nos limitaremos a citar los principios de la Central Sindical Unica, por ser los que propaga la A. S. O. desde su fundación y cuyo significado no es más que el doble táctico y doctrinal en que se inspira la organización vertical del Estado franquista. El sindicalismo auténtico, legítimo, hay que buscarlo hoy en España, por vía abierta a la pluralidad y a la diversidad de las ideas y de las doctrinas, asentadas sobre la práctica federalista del principio de libertad. Lo demás son juegos malabares de quienes con buena o con mala fe, reaccionan militancionalmente, en función del clima confuso y abstracto insuflado por treinta años de dictadura fascista, y por tanta carencia absoluta de libertades, de prensa y de información adecuadas.

No, compañeros militantes de la C. N. T. Nuestra organización volverá a ser en España la C. N. T. que en el Congreso de Zaragoza quedó definida, y la cual es valedera hasta tanto otro Congreso libremente reunido en España, no determine otra cosa. Los militantes de la Regional del Centro en el exilio, junto a nuestros compañeros del Interior, trabajaremos en adelante sin cesar, para hacer que así sea.

No puede haber otro Comité Nacional de la C. N. T. que no haya sido nombrado por toda la militancia reunida en otro magno Congreso como fue el de Zaragoza, que decida de manera desvergonzada e inopie del porvenir de nuestra amada organización.

Los militantes de la Regional del Centro exiliados en la región parisina así lo afirman seguros y convencidos de que la inmensa mayoría de nuestros compañeros del Exilio y del Interior aprueban enteramente nuestro criterio.

[Viva la C. N. T. anarcosindicalista]

La Regional del Centro del Exilio

LAS OBRAS Y LOS DIAS

(Viene de la página 4.)

MADARIAGA EN DEFENSA DEL IDIOMA

Es de un encanto singular oír hablar con propiedad la lengua que uno conoce. La expresión fonética, las palabras apropiadas a cada cosa, la claridad de dicción, la variedad de léxico. Todo constituye un valor idiomático apreciado. Recuerdo la fruición que me produjo, viajando en tren por tierras de Castilla, oír hablar a unos campesinos segovianos. El goce de oír el catalán ampuadán a una muchacha, en Figueras.

La satisfacción de escuchar a unos huertanos, atravesando, viajando en autocar, tierras de Alcidia y Alcidia. Ojeando textos de Cervantes, de Fray Luis de Granada, de Teresa de Avila, Mateo Alemán, Vicente Espinel, Quevedo, Gracián, se capta la riqueza del idioma. De ahí el que Felipe Alaiz, que tanto había leído y releído a los clásicos castellanos, escribía con estilo cuidado, atrayente, usando un léxico abundante y variado.

En «Revista de Occidente», correspondiente al pasado mes de marzo, Salvador de Madariaga, en documentado y extenso artículo, abarcando la tema lingüístico, arremete contra las aberraciones idiomáticas que tienden a deformar la lengua castellana. Dice: «Hubo un tiempo en que la lengua española gozó de plena soberanía. Hoy es una colonia del inglés. Se me argüirá que lo mismo dicen en Francia, y que hasta se habla de la lengua «francesa», y replicaré que mal de muchos consuelo de tontos, y que a cada cual su mal, y que no es tan grave el de los franceses como el nuestro».

Apunta Madariaga una serie de palabras, tomadas del inglés, que se han ido introduciendo en el castellano. Y explica como no había necesidad de ellas, puesto que existe la expresión apropiada que hace sean innecesarias. Detalla incorrecciones gramaticales de diversa haturaleza que están haciendo estragos, particularmente en los países de la América latina. Y saca la conclusión de que se impone corregir las aberraciones que señala con una acción sistemática y constante. Aduce que solo la Academia puede organizarla y si no ejerciera, dirírigla.

Notable empeño depurar el idioma de toda suerte de defectuosidades. Tarea de filólogos la que en el orden lingüístico tiene como divisa lo de

«limpia, fija, y da esplendor». Venen abundante para enriquecer el idioma lo hay en la entraña del ambiente popular. Escuchando el habla de las gentes, deambulando por pueblos y aldeas, buscaron inspiración, galanura de léxico, escritores de realce, cuidadosos del idioma, tales como Azorín, Miguel de Unamuno y Pérez de Ayala.

FONTAURA

Sello Antituberculoso

Si en sociología es humano manifestar, humanismo será abarcar lo científico para ampliar, cumplimentar con hechos lo relacionado con el hombre y su expresión biológica, hasta dotar al pueblo de conocimientos para que sepa defenderse de la peste blanca que es la tuberculosis.

En los laboratorios se experimenta y concreta una causa sirviéndose de los efectos. En 1902 Friedmann descubrió casualmente un remedio parecido al de Kock, dando lugar a un gran escándalo cual les ocurre a todos aquellos descubridores sin patente oficial para efectuarlo. Sin embargo, se trata también de bienhechores de la humanidad.

Tras varias constataciones, el joven alemán ensayó en su propio cuerpo el recurso antituberculoso de su creación, no sufriendo el más leve trastorno. En adelante lo aplicaría a los niños recién nacidos, revelándose —el remedio— eficaz para eliminar las taras fisiológicas heredadas por los mismos. Hubo gritería berlinesa, se le trató de impostor, pero el reactivo Friedmann fue adoptado al fin por la farmacia oficial. Incluso el régimen nazí aceptó la aplicación del medicamento a pesar de que el médico berlínés se hubiese declarado enemigo de los sistemas totalitarios, como Einstein y otros sabios germanos.

Emigrado a Montecarlo, Friedmann reemprezó su calvario. En el extranjero su solución médica no era aceptada. Los alemanes de la ocupación lo detuvieron, lo encarcelaron en Francia, pereciendo en condiciones de miseria, sin duda por hambre y frío. Terrible premio a un bienhechor de la humanidad. Y ahora se nos obsesiona con un timbre Friedmann para la campaña contra la tuberculosis.

D E M O S E J E M P L O

En una de las crónicas del compañero Fontaura, «Las Obras y los días» se hace hincapié al sentir libertario de la mujer». Leído y releído este apartado, me considero en la necesidad de responder por sentirme atada.

Ciertamente, recuerdo con que encría luchábamos desde Mujeres Libres, cuyo resultado óptimo se recogió principalmente en Barcelona. Pero ahora estamos esparcidas por diferentes países, en los cuales hay más abundancia que en España, punto primordial para conectar con el conformismo las personas que sienten poco o nada la situación de otras no equiparable a la suya. Bien que las comúnmente reducidas se quejen; pero ven una montaña escabrosa en la superación, mediante lucha, de su triste estado.

También las mujeres de los compañeros en mayoría son pesimistas, y bastantes compañeros no se preocupan por ello.

Tal vez esto que escribo lo lean antiguas fundadoras de M. L. de Inglaterra, y siendo así me permito ofrecer una iniciativa que posiblemente estudiarán en sus reuniones. Acabo de leer en «La Paz mundial» (Ediciones Humanidad, Montevideo) que existe una Liga Internacional de Mujeres por la Paz y la Libertad, y ya que Mujeres Libres en el exilio no ha tenido el éxito que era de desear, a ver si se tiene mejor suerte agrupándonos en esta entidad internacional antifascista y pacífica, que se aproxima mucho a nuestra querida agrupación.

Por mi parte, no me remueve la conciencia por el defectuoso arranque de M. L. aquí en el exterior, pues he hecho y sigo haciendo lo que me corresponde. Pero, a riesgo de exclamar como las ignorantes de las ideas anarquistas digo: ¿cómo hacer? Cuento con una adhesión de compañera harto atareada en sus quehaceres, no pudiendo ayudarme en nada. Sólo un sitio de organización les gusta a otras. A mi amiga le gusta llegar el portavoz de M. L. de Londres, pero estos pasos no me son agradables por carencia de tiempo para todo. No obstante, el papel recibido en casa gusta; es el caso de una madre y su hija que se demuestran libres. En ocasiones he intervenido en locales cenetistas... para ser tratada de incauta, pues no parecen creer más que en el organismo de su preferencia. No obstante, no desmayo, pese a esa suerte de decepciones, que a otras mujeres podrían desmoralizarlas. Tengo ánimos para proseguir la lucha porque mi mi estima al ideal es invencible.

Fontaura aduce la existencia de compañeras capacitadas para la pluma y la tribuna a efectos proselitistas. Es bueno que así ocurra, pero en mi, como en otras muchas, la posesión de una firme voluntad no se dobla de una capacidad como la indicada. Mi condición es sencilla, mi expresión deficiente. Sin embargo, una vez envié un escrito a una compañera de Quilán, cosa que hice no para darme tono, sino para contribuir a dar luz, a derramar simpatía, y ofrecerse en nombre y domicilio por si algunas compañeras querían establecer nexo para la finalidad comúnmente perseguida.

Sin empaque intelectual y por la forma natural y sincera, podemos atraer elemento ajeno, tras haber reunido el propio. Por comprensión, o tal vez por instinto, «sabemos distinguir lo hermoso de lo feo, lo cual es un arte aunque no seamos artistas. Con saludos libertarios.

RUBI LLADOS

«Perón en la ruta de las dictaduras» Folleto escrito por el compañero Serafín Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

Fontaura

VOCES AMIGAS

Amigos de la C. N. T. española, que es como decir unión de trabajadores libres por lo libertario de vuestra lucha.

Soy sobrino de dos viejos cenetistas, mi querida tía Prudencia y su esposo J. L. G.; dos exiliados en Francia, uno de los cuales, mi tía, ya no regresará a España por haber fallecido hace unos meses.

Yo me encuentro trabajando en Alemania y, dicho sea de paso, anhelante de abandonar este país porque el orgullo alemán no me va. Mientras eso llega, o no llega, mi deseo es luchar por los de mi clase, habiendo podido comprobar que son los cenetistas los únicos que se interesan por el cumplimiento del ideal puro y noble que la humanidad necesita.

De momento, deseo unirme a ustedes como buen simpatizante para propagar sus ideales tan concordantes con los míos, y si algún día me consideran digno militante, pasaré a engrosar las filas de la Confederación.

De sobra sé que la labor de ustedes es difícil. Hacerles ver a los hombres cuál es el camino para conseguir el bienestar de todos que tanto se desea, es duro cuando los interesados se cubren de indiferencia por temor a los resultados de una actuación.

Camino cierto hay uno: la unión. Si la clase obrera estuviese unida desaparecería radicalmente la división en clases sociales. Por desgracia se hace poco por la unión, haciendo más los elementos disgregadores. Y pienso que tanto los que ya están en el buen camino como los que nos acercamos a él, deberíamos dedicar un mayor es-

fuerzo en la trayectoria redentora del obrerismo, con lo cual el camino resultaría menos largo.

La C. N. T. tiene una gran misión a cumplir: enseñar al hombre cuales son sus derechos y sus obligaciones. También debe estudiar la situación moral del hombre y los medios de darle solución adecuada. Que todo esto lo cumplan los cenetistas no me cabe duda. Pero, a mi parecer, van un poco lentos, pues hay quienes con ideas menos sanas están adelantando mucho más.

Los cenetistas competentes tienen desde ahora una obligación hacia mí, consistente en indicarme, enseñarme y perfeccionarme. La obligación mía es aplicarme, sacar del marasmo a mis compañeros de emigración, mostrándoles la novedad —para ellos— de vuestras ideas, para popularizarlas a medida de los posibles. Me queda la esperanza de recibir contestación de ustedes. Yo pondré toda mi voluntad al servicio de una causa que se esfuerza por un mundo libre, sin religiones, militarismos ni capitalistas.

Queridos compañeros de «Umbral».

Os llamo «compañeros» porque el sentimiento me lleva a ello. Estamos en el mismo combate, pero yo con menos luces que vosotros, los bregados. Yo no soy político ni es mi deseo serlo, pero si trato de ser hombre libre con solo dos obligaciones: trabajar y respetar a mis semejantes.

De vosotros desearía una orientación para luchar a vuestro lado y propagar el ideal en forma práctica, con resultados.

Empiezo por pedirlos que me suscribáis a la revista y a otras publicaciones libertarias. Hay que contrarrestar a los responsables de tanto crimen, hambres, miserias y esclavitud, y al tríplico Capital, Estado y Religión.

Pero, aparte de eso una orientación lo más práctica posible. Quiero conocer el verdadero fundamento de la idea que da camino para la emancipación total de los trabajadores. Y sabiendo que haréis al efecto cuanto esté a vuestro alcance para complacerme, os doy las gracias anticipadas y un saludo fraternal de este que por ahora firma: «Tierra de España»

Dos instantáneas

EPASO la prensa cotidiana de no hace mucho y resalta en la misma como actualidad principal, la llama racista desencadenada de la costa del Pacífico a la del Atlántico.

Explosiones de indignación encienden braseros de odio; en los Angeles, Chicago, Springfield. Incidentes se producen en New-York.

La fuerza brutal al servicio del Estado trata de ahogar la revuelta y que es consecuencia de la fomentación de la separación de razas. Con refinado cálculo aprovechado por los altos dirigentes de la mafia del trust capitalista.

Siniestra perspectiva en el concierto de la llamada libertad de los pueblos y la igualdad de razas.

Mas esos siniestros personajes que en la sombra disponen esas masacres que no olviden que ese mismo resaca del fuego alumbrado por sus ambiciones, los devorará dentro de no poco tiempo.

La humanidad será libre cuando sus seres se despojen de la inconstancia hereditaria, transmitida de una generación a otra.

Negra perspectiva en el horizonte internacional.

¿Quién es el culpable?

Hojeando la prensa llamé mi atención una información japonesa.

«El día 15 de agosto de 1945 Hiroshima y Nagasaki desaparecieron de la carta geográfica del Japón».

Una sola y única bomba despojada de una aeroneave para cada población, y la vida de miles de seres humanos era volatilizada y los supervivientes marcados por la más corrosiva de las químicas inventadas por los locos, aprovechados por los siniestros asesinos de la concepción humana.

El emperador Hiro-Hito, al inclinarse ante el altar que simboliza los tres millones muertos por su país, ha cumplido un deber de emperador.

Mas ¡cumplió en su declaración de guerra, con el sentimiento de ser humano!

Su conciencia responderá al hecho de ser antes responsable de la terrible matanza, y después traste simbólico de la glorificación de los inmolados por un mito.

PINOS

DISCOS

La catedral de León ha sufrido un incendio.

—¿Dios mío!
—¿Cómo se le ha ocurrido incendiarla, al Dios tuyo?

Gracias a Dios, la catedral de León no ha ardido totalmente. Pero si parcialmente.

Por la gracia de Dios, tras pasados a Franco, la reconstrucción del gran templo leonés la sufrirá —quieras que no— el Pueblo.

Sabida es la letanía:
Pablo se rompió una pierna trabajando. Gracias a Dios le queda entera la otra.

En accidente callejero, Pedro perdió las dos piernas. Gracias a Dios, le quedan los brazos.

A la señora Ana la peste le arrebató al marido. Gracias al Todopoderoso, le quedan dos hijos como dos soles.

A la señora Ana un coche le mató una hija. Gracias a Nuestro Señor, le queda otra.

Pobre señora Ana, la gripe le ha muerto a la hija que le quedaba.

Es que Dios las quería con él en el Cielo. A la viuda no, por desolada y vieja.

Cuando la señora Ana fallezca, irá al Cielo.

Y no encontrará a Dios porque, avergonzado, habrá huido.

Puesto que vergüenza debe haber en el paraíso, ya que es desconocida en la tierra.

CHISPERO

LA DIGNIDAD

por Horizontes

EN la historia de la vida y de los hombres, se presentan hechos que no pueden pasar sin el profundo análisis de los hombres: pensadores si quieren recoger los frutos de sus esfuerzos y sacrificios.

No hace mucho leyendo el «C. S.», pude constatar el estado deprimente de las publicaciones de nuestro movimiento, gracias a un artículo publicado por uno de nuestros compañeros del movimiento francés, el cual hacía resaltar la enorme diferencia que existía entre el número de publicaciones socialcristianas y nuestras.

El fenómeno no es raro, teniendo en cuenta los diferentes medios que tienen los cristianos para hacerse oír en todo el mundo y la similitud aparente entre las concepciones anarquistas y cristianas.

Con frecuencia hemos oído a inteligentes compañeros afirmar que Cristo, fue uno de los primeros mártires anarquistas, que se atrevieron a enfrentarse contra los privilegios y la inhumanidad de los poderosos de su tiempo, atacando la tiranía en el área internacional, sentando como principio la igualdad del hombre en su condición universal sin importar su color y su raza.

La inseguridad que vivían los humanos de aquel tiempo, hizo posible que sus doctrinas fuesen aceptadas en una y otra esfera de la sociedad, que no conocían otro código moral de convivencia que la que les prestaba la fuerza de las armas y la suerte de éstas.

El valor de un hombre despreciando el poder de las armas como remedio a los males de los hombres, llegando hasta el sacrificio de sí mismo, para demostrar la fuerza moral de su filosofía revolucionaria, en unos tiempos que no se conocía prácticamente más ley que la que imponía el más brutal de los imperios romanos, fue un recurso de energías para los que sufrían persecución.

Quizás en estos momentos que el poderío de las armas ha llegado a extremos únicos, un motivo de nuestro resurgir, sería presentar soluciones pacíficas a todos los problemas humanos, que pusieran en evidencia los métodos feroces de las naciones.

por Horizontes

nes guerreras como América y Rusia, que amparándose en la debilidad económica e intelectual de ciertos pueblos los convierten en campos de experimentación de sus industrias guerreras.

No cabe la menor duda que para llegar a conclusiones tan extremas como las nuestras que hemos dado el poder de todas las soluciones a la revolución social, concebida por muchos como el arma destructiva de la sociedad actual, se necesita poseer el mismo valor moral del precursor del cristianismo, negándose a ser violento en un mundo de horror y de asesinatos.

Yo soy de los hombres que siempre han creído que la existencia de Cristo, es más pronto hija de la necesidad de crear una concepción moral para detener la degeneración de los sentimientos humanos, creando una moraleja que regenera los sentimientos de los hombres, reconociéndose en los otros a sí mismos.

Demostrar la diferencia que existe entre un cristiano y un anarquista, sería posiblemente un arma más terrible que todo el potencial armado del mundo entero.

Nuestra filosofía comparada con el cristianismo tiene la diferencia fundamental que nuestras soluciones son humanas y no metafísicas. Que nosotros deseamos que el bien alcance al hombre en su diario vivir y no en las soluciones problemáticas extraterrestres. Que todo cuanto deseamos y pedimos es para el hombre, simplemente para el hombre y nada más que para el hombre genéricamente hablando.

Las soluciones extremas llevadas al máximo de su expresión suelen traer consecuencias nefastas, de las que más tarde hay que arrepentirse, como le ha sucedido al cristianismo, a través de dos siglos de historia de exterminio. Apartado de las fuentes puras que le dieron vida, ha vivido el desprecio de los grandes pensadores que han condenado su camino de corrupción y asesinato. Hoy le vemos volver a las grandes multitudes amparándose en la ficción de sus teorías humanas.

El anarquismo debiera ser su competidor en la práctica, demostrando que la solución de los grandes problemas humanos depende más pronto de la dignidad, y de los nobles sentimientos, que otra forma de imposición cualquiera.

Nuestra diferencia de cualquier otra filosofía política es radical. Nuestros métodos no pueden ser los mismos que ellos usan, porque dejaríamos de ser nosotros.

Se comprende bien que el camino no está hecho de facilidades, pero qué mérito tendría ser revolucionario si el camino fuese fácil y sencillo. No disponiendo de un nudo de comunicaciones, de radios y televisiones, periódicos, revistas, etc., como disponen los cristianos apoyados por gran número de gobiernos y países, nosotros podíamos disponer de una gran levadura del mañana esplendoroso y revolucionario.

Es la fuerza de la concepción que se impone. Es la amplitud de la visión revolucionaria en el concepto universal. Dejando el concepto precario de los problemas nacionales y reuniendo en comunidades activas que nutren la disciplina revolucionaria, pues no cabe la menor duda que si los objetivos no coinciden hacia un mismo fin, los resultados pueden ser contraproducentes y totalmente negativos.

No pretendo sentar ninguna teoría pacifista, todo lo contrario. Lo que pretendo es sentar y precisar la acción revolucionaria adaptándola a la actual situación tal como nos la presentan las actuales circunstancias internacionales.

El enorme progreso obtenido por la humanidad en todos los campos experimentales nos demuestra que nuestra

JIRA SOLIDARIA EN HYERES (Var)

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, invita a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares, amistades, simpatizantes y emigrados económicos, a la jira que tendrá lugar el domingo día 26 de junio de 1966 en el hermosa playa de La Ayguade de Hyères.

El lugar de concentración está rodeado de arboleda junto a la inmensa playa de arena fina, permitiendo la variada música por mediación de los potentes altavoces instalados al efecto y el radio-crochet, además del normal desarrollo de los juegos infantiles.

Al final de la fraternal comida campastro, un calificado compañero dará una charla sobre un interesante tema de actualidad.

A la jira, como es costumbre anual, acudirán todos los ancianos residentes en la Casa de Reposo del «Beau Séjour», sin excepción.

Todas las familias aportarán lo elemental para obsequiar a alguno de los ancianos.

Seamos dignos de los ancianos que generosamente supieron darlo todo por la libertad del pueblo español en lucha permanente contra la tiranía del régimen franco-nazi-fascista, acudiendo numerosos a la jira de Hyères.

Recordamos a las FF. LL. y compañeros que, bajo los auspicios de la organización gala, el domingo 17 de julio de 1966 se celebrará en Marsella un gran mitin de Núcleos, con la participación de Henri Julien, abogado y presidente de S.I.A. en Provenza, y Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. francesa y Federica Montseny.

COSME PAULES

NOTA ROGADA

XVI «APLEC DE LA SARDANA»

En su cuadro tradicional del «Pare de Sports», entre la avenida Camille-Soula y la piscina, tendrá lugar, el domingo 26 de junio, el XVII «Aplec de la sardana».

Recientes manifestaciones de estudiantes, de intelectuales apoyados por todo el pueblo barcelonés, rebelándose contra la jerarquía impuesta por Franco, han probado una vez más que los catalanes no abandonan la lucha contra el régimen que desde hace veintiséis años abruma a España. Y una vez más también se ha revelado lo que puede la fuerza de las tradiciones y de los particularismos en nuestra España tan diversa, cuando se alia al espíritu democrático, al ansia de libertad, en la lucha contra un sistema de intolerancia y de encuartelamiento fascista.

Ha sido siempre éste el espíritu del «Aplec de la Sardana», ya que los catalanes exiliados no ignoran que el despertar cívico, la lucha total por la libertad comienza siempre en Cataluña con la exigencia del respeto de los valores culturales, lingüísticos, populares, que definen su personalidad dentro del mosaico ibérico. Y que en los momentos de más cruenta represión, cuando la lucha abierta en el campo político o social se ha hecho imposible, es bajo la forma de una batalla por la lengua, que se manifiesta y se alimenta la oposición del

pueblo y los regímenes retrógradas.

Hace ya dieciséis años que, paralelamente y como corolario a tantas otras actividades desarrolladas en el curso del año, las sociedades de exiliados catalanes de Tolosa organizan, con éxito creciente, su gran «Aplec de la sardana». Nadie ignora el valor de símbolo de libertad y de unidad que los catalanes atribuyen a esa música y esa danza. Y, efectivamente, el «Aplec de la Sardana», lejos de ser una simple fiesta costumbrista, constituye en realidad una reunión donde se expresa, a través de dicho símbolo, la solidaridad de los catalanes para con todos aquellos quienes, en el interior, trabajan, luchan y se sacrifican para devolver a España entera su faz democrática.

Para este XVII «Aplec de la Sardana», el comité organizador ha contratado la «Cobla Comba-Gili», compuesta de once músicos y con el virtuosismo de la «tenora» J. Roua. Las sardanas empezarán por la mañana a las 10 y media y continuarán, después de comer, a partir de las tres de la tarde. La fiesta se terminará con la presentación, por el grupo folklórico del «Foment de la Sardana» de Perpiñán, con sus dos conjuntos (niños y jóvenes) de un programa de «ballets» catalanes escogidos. — G. D.

11, place des Carmes, Toulouse.

LA GLEBA

Todo el azul firmamento está enojado de estrellas; bajo el velo obscuro de la noche, avanza el misterio...

A lo lejos, como un titán cansado por la jornada del día, en el augusto silencio, duerme el pueblo...

En el arrabal, las casas de los cerros, como faroles colgando del cielo, están mudas, guardando en su seno, el hacinamiento humano.

del hambre, del dolor, de la miseria y de la prostitución clandestina y miserable...

Sola en una esquina, una vieja casa sucia y mal oliente, raspa con su haz de luz amarillenta, las entrañas de la noche...

Es la cantina...

En su interior, una voz cascada, a intervalos cortada por el hipo, canta una cueca...

Ritúan el compás, sordo palmeo... voces chillonas y aguardentosas la corean.

De pronto, una imprecación dura, cortante como el cuchillo de un carnicero, rompe el silencio...

Vasos rotos, sillas que caen, botellas que ruedan, y el grito agudo de una mujer, dicen la tragedia...

Reina silencio...

sólo se oye el rápido chocar de los aceros...

Y un instante después, un grito de agonía y un cuerpo rueda...; un hombre de pie, inmóvil por el terror, solo un segundo queda...

Una sombra que cobarda huye... ¿Cobardo? ¿Fue cobardo? ¡Esa es la gleba!

COSME PAULES

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA

Una superación del exilio. (Fernando Valera).

La primera vez que el exilio es tratado con gracia. (Isidro Garrigues).

11 f. en nuestra Librería

CONVERSACIONES LIBERTARIAS

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1.50 frs.

Pídase a esta Administración o a la de «Espoir» de Toulouse.

NECROLOGICAS

ENCARNACION RAMIA

Nuestra Encarna nos ha dejado para siempre. Medio minuto del día 23 de mayo fue lo suficiente para que a nuestra compañera Encarnación Ramia, de Beceite (Teruel), le quitara su vida una congestión cerebral que nos la apartó para toda la eternidad. Más de medio siglo trabajó en favor de nuestro Movimiento Libertario, y en la fecha indicada empieza su reposo eterno. A su entierro civil fue acompañada por un buen grupo de compañeros y compañeras que le prometimos jamás olvidarla y que seguiremos su ejemplo en la propagación de la causa común de renovación social, y seguir también como ella combatiendo la oscuridad religiosa, estatal, política y capitalista y cuan-

to oprime a la clase laboriosa. Igualmente aseguramos que jamás haremos marcha atrás en nuestro camino de progreso social, de paz, fraternidad, igualdad y justicia. Sus condiciones inmejorables de independencia y prestigio de mujer libre, las compañeras libertarias también las observaremos y se harán probables a la causa de todos. Compañera Ramia, todos los que te acompañamos a la última morada estamos seguros de que desde este momento te encuentras en el mundo de la paz; nosotros no cesaremos de luchar hasta conseguir encender la antorcha que nos ilumine el camino que nos conduzca a la verdadera paz mundial.

Un compañero dio lectura a unas cuartillas que ponían en conocimiento de los asistentes su vida ejemplar de cenetista, y acto seguido se asociaron al profundo dolor de toda su familia. — Miguel Foz, Montpellier.

PERDIDA SENSIBLE

Tenemos la pena de notificar a los lectores de la pérdida por enfermedad de nuestro compañero y suscriptor Manuel Bolívar, que residía en Montpellier.

Nuestro pésame a su apenada viuda.

MAS VASCOS AL BANQUILLO

MADRID. — Hoy han ocupado el banquillo de los acusados en el Tribunal de Orden Público, tres nacionalistas vascos más, sobre la interminable lista de los que vienen siendo juzgados durante las últimas semanas.

Se llaman estos de hoy Jesús María Garitano Sánchez, Agustín Unzueta Larrañaga y José Ignacio Badiola Aranguren.

El fiscal, en su escrito de conclusiones, dice que José Ignacio, Agustín y Jesús María se afiliaron a la E.T.A. (Euzkadi ta Ekzatasuna) en 1964 y que seguían perteneciendo a dicha organización regionalista vasca en enero pasado, cuando fueron detenidos; que durante el año 1965 asistieron a actos de propaganda de la E.T.A. en Vergara y en Anzoa; que en estos pueblos pintaron grandes carteles invitando a que sus habitantes se afiliaran a la E.T.A., y otros en los que se decía: «Gora Euzkadiz Aizakatu», y que divulgaron el periódico «Zutik», órgano de la E.T.A. Agrega que Jesús María fue detenido el cuatro de enero del presente año en el momento en que repartía impresos de propaganda de la E.T.A. en el atrio de la iglesia de Santa María, en Vergara.

El representante de la ley acusa a los encartados de asociación ilícita y propaganda ilegal y solicita para cada uno dos años de prisión y veinte mil pesetas de multa.

Servicio de Librería

«Las ruinas de Palmira», Volney (cartón)	10,00
«Miserere de la Philosophie et Philosophie de la misère», K. Marx y Proudhon	6,50
«L'Ethique», Spinoza	5,00
«Les faux célibataires», Jaime Cuadrat	9,30
«G. Cheitanov», Gr. Balkans	9,20
«L'homme révolté», A. Camus	5,00
Textes choisis de Bakounin	3,40
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset	7,50
«Viento fuerte», M. Angel Asturias	9,50
«Religión y Estado en la España del siglo XXI», Fernando de los Ríos	13,50
«Veinte siglos de ignorancia», Federico de la Vega, enc. t.	10,00
«El mundo es ancho y ajeno», Ciro Alegria	25,00
Collectivisations L'œuvre constructive de la Révolution espagnole 1936-1939	5,50
«Pasión y poesía», C. Carpio	4,50
«Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián (Estudio económico sobre la España actual), «L'Església contra la República Espanyola», Joan Comas	6,00
«La pel de brau», poemas bilingües catalán-español, de Salvador Espriu	16,50
«Por qué muere la Libertad», Manuel Antonio Molinari	18,50
«Sangre Negra», R. Wright	20,00
«El tesoro de Sierra Madre», B. Traven	12,00
Las mil mejores poesías de la lengua castellana, ed. enc. t.	15,00
«Quinet», Felipe Alalz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alalz	7,00
«Tipos Españoles», tomo II	7,00
«Salvador Sugui: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Los Sindicatos en la nueva sociedad», H. J. Laski	7,50
«Cuentos de la Alhambra», (cartón), W. Triving	7,50
«Perros hambrientos», Ciro Alegria, (autor de «El Mundo es ancho y ajeno»)	9,50
«Las Mil Mejores Poesías», encuadernación tela	15,00
«Obras Completas» de Almafuerte, (cartón)	18,50
«Influencia de las ideas absolutistas en el socialismo», Rodolfo Rucker	2,50
«La crisis española del siglo XX», Carlos Rama	29,00
«Contradicciones del comunismo», Imre Nagy	15,50
«1890», G. Orwells (tela)	18,50
«Garbux Poética», Joan Ferrer	2,00

NOTA: Sorteo de «Soli». — Antes de ir a la celebración del mismo, rogamos la devolución de los boletos no circulados o el arreglo de los enviados. Si aún se quiere participar al sorteo, nos quedan unos pocos números disponibles.

SINGE SOCIAL
39, rue de la Vour d'Anvergne
Paris, IX^e - Tél. : FRU. 78-64
Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.O.P. 14.103-42 - Paris
ABONNEMENTS
Six mois : 13 F
Un an : 25 F
24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-78

LECOMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL



Madrid, Londres, Gibraltar...

EN Londres ha habido conversaciones sobre el destino de Gibraltar, sostenidas entre el ministro de Relaciones exteriores de Franco y su colega del gobierno laborista de Wilson.

Conversaciones que, dicho sea de paso, no se distinguieron por su mucho entusiasmo. Con entusiasmo o sin él, Madrid y Londres pueden disponer de la suerte de 25.000 gibraltareños que nada quieren saber con la entrada del franquismo en el perímetro calpense.

Estos calpenses aducen dos razones poderosas para ahuyentar el espectro de la posesión « española » del Peñón: La inferioridad económica a que serían automáticamente reducidos, y al bajón de libertades que sufrirían al pasar del régimen político inglés a la situación de dictadura fascista que agarrota a España.

Contra el primer argumento Franco menciona el plan de desarrollo de la bahía de Algeciras (pesquerías, industria siderúrgica, establecimientos turísticos) con resultado a comprobar dentro de veinte años. En cuanto a lo otro, el caudillismo no encuentra más solución que tratar a los naturales de rescaca internacional, en el caso, de antiespañola. Una calificación que hace prever el trato que recibirían los calpenses, nativos o refugiados, en caso de intromisión administrativa y autoritaria de España en la roca.

Sobre el papel, la industrialización de Algeciras puede ser muy interesante, igual que la « miseria » españolmente prevista para un Gibraltar tenazmente britanizado y puesto en evidencia por una vecindad hispana extraordinariamente rica... Pero la verdad indiscutible de ahora, es que 8.500 obreros andaluces hallan ocupación diaria en el Peñón, en tanto que ni un solo peñonista va a trabajar a la pre-estruendosa Algeciras.

El argumento principal que esgrime el franquismo es el irredentismo de ese cacho de montaña andalza, arrebatado por los ingleses hace 202 años con argucias de guerra y de tratado. Si es delito conquistar por la violencia, diez años más tarde, en 1714, Felipe V de Bourbon conquistó por el mismo procedimiento Barcelona. Más de doscientos años antes de la ocupación inglesa de Gibraltar, la corona española arrebató a los moros las poblaciones de Ceuta y Melilla, que la propia monarquía española llamó « presidios » porque, en realidad, estableció penitenciarias en ambos lugares. El poeta filipino José Rizal y el anarquista Fermin Salvochea, constaron como reclusos en el penal ceuti del Hacho, con lo que se ve que los justamente llamados « presidios » lo han sido durante un mínimo de 500 años. En 1939, un vaticanista, Fran-

cisco Franco Bahamonde, asociado a un contrabandista internacional apellidado March, servidos ambos por tropas neofascistas españolas, marroquíes, alemanas, italianas, irlandesas y portuguesas, se apoderaron de España a sangre y a fuego y sin necesidad de diplomacia alguna, a no ser la complicidad cobarde de las canchillerías de países considerados democráticos. Franco impera en la cabeza de puente del fascismo internacional que es España, por la razón de las armas, por ejercicio de la fuerza bruta, no por ese o parecido acopio de razonamientos y sutilezas que ahora aduce ante unos señores ingleses con cuyos cañones no puede medir la artillería franquista.

Defendiendo su punto de vista, Franco asegura que ante la recuperación de Gibraltar todos los españoles son unánimes.

Que el caudillo nos borre de la lista. Venga ante todo la libertad de España, sáldense convenientemente los crímenes y latrocinios perpetrados en 27 años de paz de cementerio, y después la España libre se ocupará del resto.

DISCOS

¿Actualidad de Dios? ¿Lo que cuesta mantenerla a través de los siglos? Actual lo es el hombre. Sin él, sin los prejuicios del hombre, la idea de Dios es idea al agua. Si un día las explosiones nucleares — que evitarán o provocarán los hombres, no los dioses — acaban con los seres vivientes de la Tierra, de Dios no restará ni vestigio sobre el suelo, el agua y el espacio desolados.

Y suponíamos que sólo desaparecería totalmente la criatura humana. ¿Qué harían los hipopótamos, los reptiles, los zorros, las aves y los peces para exaltar el criterio deista, caso — improbable — de que lo sintieran? ¿Qué clase de templos levantarían y qué forma de ritos emplearían?

Ya veo a los escasos creyentes que pueden leerme gesticular tratándose de sacrilegio. Sin embargo, tras la gesticulación y el anatema no aportarán la fórmula religioso-animalista que casi encauzco.

La avirencia del religioso bipedo quisiera reservarse el « alma » para sí, negándole a las especies « inferiores » pese a ser, éstas, creaciones de Dios. El tiburón, el tigre, el gavilán, mal-

hechores de naturaleza, no pueden ser amados; en cambio, puede serlo un malhechor humano y de academia. La fiera mata por hambre y el fiero por recreo. Humanamente, el balance es irresistible.

Un águila, con todo el poder de sus garras, es más noble que un « Kondor » y que un « Caproni » de esos que participaron, abusiva y cobardemente, en la guerra de España. Sin embargo, Dios « estaba » en éstos y no en el águila; éstos, que el agua pia del Vaticano había bendecido.

Dios es siempre actual por servicio intensivo de sus hombres. Desaparecieran éstos, y Dios se iría con ellos.

En los tres años de zona republicana la religión no existía, y el pueblo no la echaba en falta. En menos de treinta y seis meses la importancia religiosa se había desvanecido. Sólo en algunos hogares el rito religioso se practicaba secretamente. No para laar a Dios, sino para impedir de lo desconocido — del conocido: Hitler — el triunfo de las armas franquistas.

Dios será actual en tanto la humanidad sea desdichada. Cuando ésta sea feliz, la idea de Dios habrá fenecido.

DISCOBOLO

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

HA MUERTO UN ALACRAN

HAY cosas de matiz tan repulsivo que su modalidad, que al vo, de carácter tan odioso, considerárlas, al referirse a ellas, brota casi instintivamente la idea de comparárlas, de asimilarlas a esos bichos que la naturaleza ha creado, y que no debían de haber nacido, tales la araña, el alacrán, la víbora, entre otros tantos, merecedores de ser destruidos, por lo nocivos que son.

Blasco Ibáñez decía que la Iglesia era como una araña negra. A un alacrán ponzoñoso, malévol, podía asimilarse el semanario «El Español», que se publicaba hasta hace poco, en Madrid. Cumplía la inmundicia misión de darle las vueltas, desfigurar y tratar de ridiculizar todo cuanto, acá o acullá, era de signo liberal. Publicación reaccionaria en cuanto cabe, usaba expresiones de un sarcasmo envenenado, como virus de escorpión. Con el cinismo más ruin, solía arremeter contra quienes en algo se habían demostrado adversos al régimen, como en el caso de los ataques innobles al profesor Aranguren y al poeta y escritor Dionisio Ridruejo.

Es de comprender que un semanario portavoz más o menos oficial del Gobierno, tenía que contar con elementos bien seleccionados. Tanto es así, que declase que el director había sido, o era, un mandamás del cuerpo de la Guardia Civil. Nada menos que un guardia civil en funciones se

periodista! ¿Cómo serían los demás que secundaban su labor en semejante estropajo fascista!

Dada la chillona chabacanería de las portadas de «El Español», para muchos que, naturalmente, no lo compraban, era motivo de burla, de chascote, al verle en los kioscos; otros al divisarlo, apartaban la mirada con repugnancia, como suele hacerse con cualquier porquería que se encuentra en la calle. Aunque su venta era exigua, a juzgar por lo que decían los vendedores de periódicos, es natural que siendo financiado por el Gobierno no faltaran medios para editarlo. Pero el descrédito acumulado, tanto en España como en el extranjero, ha debido alcanzar tales proporciones que, a la postre, han decidido suprimirlo. Dar muerte a un engendro que habrá costado millones y millones de pesetas. Y total para servir de un mayor descrédito en lo que afecta al franquismo. Tal vez haya sido una medida de prevención, por si los estudiantes y los obreros de Madrid, que en diversas ocasiones han quemado montones de periódicos, por la falsedad, por la mala intención de sus informaciones, no les diera un día por quemar «El Español», echando también en la hoguera, como a trastos inútiles, al director y a todos sus redactores...

EL IDEALISTA Y LA RIQUEZA

Siempre es provechoso leer o releer libros de Proudhon. Admira su dilatada intuición y sobre todo, la sinceridad, la nobleza de carácter que reflejan sus escritos.

Releyendo páginas autobiográficas de uno de sus mejores libros: «De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise», he subrayado unas líneas que inducen a la reflexión. Dice Proudhon: « Soy pobre, hijo de pobres; he pasado mi vida entre los pobres, y según todas las apariencias, moriré pobre. ¿Qué queréis que os diga? Me complacería enriquecerme. Creo que la riqueza en sí es buena, que ella puede servir a todo el mundo, incluso al que es filósofo. Pero yo soy difícil en cuanto a los medios para adquirirla. Y en cuanto a los que quisiera usar no están a mi alcance. Además para mí no es cosa de ir tras de hacer fortuna en tanto que existan pobres. A este respecto, yo digo como César: «Nada hecho es tanto quede por hacer».

Proudhon era idealista sin trampa ni cartón. Sentía en su fuero interno la probabilidad de ser consecuente con las ideas que públicamente exponía. Y es así como los valores morales que conlleva el progreso humano han persistido al través de los siglos. Porque, conocidos o anónimos, han habido idealistas consecuentes. Y la consecuencia, la consonancia de las ideas con las obras, puede manifestarse de diversas maneras. Lo esencial es dar prueba de que se hace obra, de que se ayuda, de que se coopera. Todo lo que no sea así, lo que no pasa de las buenas palabras, es fuletería, charlatanería que el viento se la lleva.

Hace unos cuantos años, imperando el fascismo en Italia, había un grupo de libertarios exiliados, hábiles mecánicos especializados en las reparaciones de automóviles. Poseían un taller en el que, trabajando por su cuenta, se desenvolvían económicamente bien. Se habían asignado sueldo que no excedía de lo percibido

por los trabajadores del mismo oficio. Todo lo demás, que obtenían como beneficio — y era bastante — lo asignaban a propaganda antifascista, para atender a los presos, y a la solidaridad a los compañeros perseguidos. Con su trabajo, con los medios que no hubiera despreciado Proudhon, obtenían riqueza, o sea dinero, pero a ella le daban una aplicación de un alto sentido moral.

Se sobreentiende que un idealista de criterio anarquista es todo lo contrario del burgués hinchado de egoísmo mezquindad que nunca se cree lo suficiente rico. Laudable empeño puede ser el de buscar, en cooperación de compañeros, medio independiente de desenvolvimiento económico. No es criticable si el que trabaja, el que hace labor útil en el orden social, trata de vivir con ciertas comodidades, a tono con lo que deparan los progresos de la técnica. ¡Quién con más derecho lo que él! Ahora bien: lo inadmisiblemente lo que merece el mayor desprecio, es que haya quienes lleguen a proceder como esos millonarios que en condiciones de poder aportan una ayuda sustancial a obras de carácter humanitario, o cultural, para tener la conciencia tranquila, se limitan a darle a cualquier mendigo una mezuquina, una ruin limosna.

(Pasa a la página 2)

ANTE TODOS LOS CONFUSIONISMOS

LA reciedumbre moral, la firmeza en las ideas que han mantenido siempre los militantes de la C.N.T. y del anarquismo español, les ha expuesto continuamente a la maledicencia del enemigo. ¡De todos nuestros enemigos!

Encubierto o descaradamente, según las circunstancias, no han dejado de buscar la forma más factible a sus intenciones para destruir el espíritu revolucionario y justiciero de la Confederación Nacional del Trabajo y del Movimiento Libertario Español.

Destruir este Movimiento formado por hombres conscientes, de ideas rectoras, es uno de los principales objetivos fijados por la reacción española, apoyada, como es natural, por las fuerzas negras del mundo entero, para poder perpetuar su dominio sobre las masas trabajadoras. Para llegar a la consecución de tan criminal propósito, no han reparado en los medios que deben emplear. Todos los más denigrantes y bárbaros han sido practicados. Desde la violencia organizada, el crimen, el atentado personal, la cárcel, la calumnia, la amenaza continua, el cohecho y demás abusos, han sido realizados contra los militantes libertarios.

Pero toda esta amalgama de hechos a cada más repugnante no ha conseguido nunca abrir brecha en los medios confederales y anarquistas. La viril entereza, la integridad de los luchadores que tan generosamente han defendido siempre la justicia y la libertad para todos los oprimidos de la tierra, ha quebrantado todos los intentos de destrucción perpetrados por el enemigo.

En los momentos más difíciles han sabido los hombres de la C.N.T. y del anarquismo estrechar sus filas, olvidar los resquemores, las menudencias personales, para presentar al enemigo

una barrera invulnerable de hombres decididos, de voluntades unidas.

Así se han podido sortear las etapas duras que a lo largo de la lucha se han presentado, y se ha conseguido salvar lo fundamental de nuestro Movimiento: la dignidad y la pureza de las ideas que lo fundaron. Garantizando al mismo tiempo la continuidad.

por J. HIRALDO

dad en la brega por la emancipación definitiva de la clase trabajadora.

Pero, a pesar nuestro, vivimos en un mundo moralmente desequilibrado. Y por más resistencia que oponemos a las corrientes perniciosas que nos circundan, no podemos, en tanto que seres humanos, dejar de sentir con más o menos intensidad, sus lamentables efectos.

La perfidia de unos cuantos inmorales que militaron en la organización confederal, ha dado lugar, a que de un cierto tiempo a esta parte, se deje notar cierta confusión en los medios libertarios. Ello es inevitable que ocurra.

La nefasta propaganda que están llevando a cabo un grupo de arrabistas en nombre de la organización que los ha expulsado por traidores, no puede por menos que dejar alguna triste consecuencia entre los hombres de espíritu débil o faltos de convicción ideológica.

Siempre ha habido gente interesada en llevar la confusión a los medios libertarios. Saben nuestros enemigos que si consiguieran sembrar la duda, la desconfianza entre los que luchamos por el mismo ideal, el daño que producirían sería bastante más terrible que el causado por las demás armas que contra los libertarios han empleado siempre. Para ello se han dado trazas de buscar elementos ma-

leables, espíritus corrompidos, carentes de escrúpulos, salidos de nuestras propias filas.

Y ello no debe sorprendernos lo más mínimo. En todos los movimientos, en todos los sectores políticos y sociales se han registrado, con más o menos frecuencia, estos fenómenos. Esto es cosa inevitable, ajena a la buena voluntad de los que desinteresadamente continúan en el combate.

El mismo Jesús Cristo, con todo y estar poseído de «la sabiduría divina» según la Biblia, no pudo evitar que entre sus doce discípulos preferidos, entre los que él mismo escogió como elementos más consecuentes y virtuosos para la propagación de su doctrina, se le introdujera Judas, el que más tarde, después de haber propagado también la redención del hombre entre los humildes, vendió al maestro por unas miserables monedas. Pero una vez consumada la felonía, en un arranque de arrepentimiento, o por remordimiento de conciencia, optó por buscar una soga y colgarse de un alfiler.

De ahí que los falsos redentores, salidos de nuestras filas, que se han abrogado mentrosamente el nombre de la C.N.T. para pactar con el fascismo español, no merezcan ni siquiera el catalogarlos de Judas. Ya que han caído más bajos que el propio Iscariote. Imitándolo sólo en la traición, pero no en lo de la soga y el alfiler.

Incluso siguen obstinados desvergonzadamente en llamarse militantes de la C.N.T., hablando falsamente en nombre de tan gloriosa sindical; mandando notas a la prensa fascista, la misma que antes los delató y difamó en todas sus páginas. Tratan por todos los medios más viles, que reine la confusión entre los trabajadores y el pueblo español que tantas simpa-

éstos rechazaron. Más de 500 automovilistas esperan en el puerto de Douvres que un milagroso «ferry-boat» les saque del apuro.

Hogart, secretario del Sindicato marítimo, declaró que los huelguistas se hallaban dispuestos a tomar medidas serias con respecto a la llevada fraudulenta del petróleo y que por su parte, los marinos alemanes, holandeses y noruegues, que aseguraban el transporte de carburantes, enviarían al sindicato su adhesión solidaria. El movimiento comienza a repercutir en los transportes y en diversas industrias, sobre todo en la del automóvil. Los obreros recibieron ya la advertencia patronal de una probable paralización del trabajo para la semana próxima. La huelga general cuyo fracaso anuncia «Carrefour» se producirá por la misma fuerza de las cosas: se paralizarán industria y comercio por falta de materias.

El gobierno «laborista» de Mr Wilson se halla en apuros. Imposible congeniar los deberes que impone la razón del Estado con la sedicente posición izquierdista y obrerista. Hubo por parte del gobierno reclamas y sermones, hasta llegar a la suprema amenaza. La Reina firmó la orden y anunció la resolución de «medidas extremas». Los huelguistas contestaron con el ejemplo, continuando en su puesto de lucha.

Los marinos reclaman aumento de salario. Desean ajustar sus entradas a la evolución de la economía. Pero sobre todo exigen la semana de 40 horas. Otros sindicatos las han logrado ya y en tal extremo se declaran intransigentes. Flor de Mayo que se incrementa en la tónica de 1886, cuando con sangre y sacrificio se reafirmó la semana de 48 horas. Semana que en países «avanzados» como la propia Francia, se estipula hoy oficialmente en 56 horas, en tanto que en otros no tiene límite preciso y en algunos se limita ya a menos de 40.

Tenacidad y buen éxito para los marinos de Inglaterra...

¿QUIEN HABLA DE PACIFISMO?

«El pacifismo, hasta en sus expresiones mínimas, es absolutamente inaceptable para nosotros, los comunistas». Esta declaración constituye el tema central de un discurso pronunciado por el general Alexis Epitcher, jefe de la dirección política del ejército soviético, a raíz de una reunión habida entre representantes del ministerio de la Defensa y miembros de la «inteligentzia», hace unos 15 días, según notifica «La estrella roja». «Nuestro deber, declaró el general Epitcher es el de utilizar lo mejor posible entre las tropas, el arma potente del Este socialista, afin de que llegue a convencer a cada soldado y suscitarse en él las cualidades de combatiente patriótico».

Al igual que otros oradores oficiales se dedicó al ataque de ciertas narraciones «negativas» publicadas en la revista «Novy Mir», lamentó que en las obras actuales no se presenten más que los aspectos negativos de la guerra.

A continuación —según «Estrella Roja»— otros oradores oficiales y escritores, se manifestaron contra el «nihilismo» y la deformación de la realidad que se desprende de ciertas obras contemporáneas. Los oradores atacaron el célebre poema de Alejandro Tsvetkovski, redactor en jefe de «Novy Mir», titulado «Thorjine en el otro mundo», así como la pieza de teatro que se realizó inspirada en dicho poema y que obtuvo recientemente un gran éxito en Moscú.

Transcribimos lo que antecede de «Combat», cuyo redactor termina con esta reflexión: «¿Es que los mililitares soviéticos tienen miedo de perder su empleo?»

La prensa de ayer mismo da cuenta de otro discurso pronunciado en Khabarovsk por Nicolás Podgorny, Presidente del Presidium del Soviet Supremo, en el que lanzaba un llamado a la defensa de las fronteras del extremo oriente soviético. «Es que en la verdad temen los rusos un ataque de sus compadres chinos?»

Ni temor a perder empleos ni miedo al ataque de los chinos. Lo que en verdad debe deducirse es que todo Estado, no importa que Estado, se afianza en las fuerzas policiales y militarizadas. ¿Cómo habían de declararse pacifistas los dirigentes bolcheviques, ni los «super-man» americanos? Lo lógico es que, como titula «Combat», declaren abiertamente la «guerra a los pacifistas».

Porque el día que el pacifismo integral gane las conciencias de los hombres no será ya posible la existencia del Estado, ni de los ejércitos. Ni la explotación del hombre por el hombre. El pacifismo integral es el camino más sólido, más seguro, el más «consciente» y «directo» para llegar a la ANARQUÍA, es decir, a la más amplia fraternidad entre los hombres.

tias manifesté siempre hacia los libertarios.

De ahí que el mejor calificativo que se les pueda dar a estos renegados, sea el de sapos. Si, sapos inmundos que tratan de corromperlo todo con el veneno que le sale por la boca.

El ex ministro confederal habrá dado buenos gruñidos de satisfacción ante la paela que le ofrecieran por su claudicación y después de retratarse de todo cuanto había dicho durante sus años de exilio.

No obstante, la reacción digna y consecuente que se ha producido entre la militancia del Interior y del exilio, en defensa de las ideas y de la dignidad de los hombres que las sustentan y propagan, ha sido la mejor respuesta que se les ha podido dar a la pandilla de tráfingus que por un misero plato de habichuelas se han postrado a los pies de los enemigos de la libertad y la justicia.

Y esta digna reacción es la que debe imponerse y perdurar en los medios libertarios, estimulando a todos los compañeros para continuar en la lucha por la liberación de nuestro pueblo.

La firmeza en las ideas, la honestidad de los libertarios romperá una vez más las maniobras ruines que están llevando a cabo contra el prestigio de la C.N.T. y del Movimiento Libertario en general.

Mantengamos la firmeza que siempre nos distinguí, y con el tiempo volveremos a recuperar las fuerzas, el prestigio y las simpatías de que gozábamos entre la clase laboriosa.

Entre tanto, sigamos propagando y demostrando con palabras y con ejemplos, el humanismo de nuestros principios. Continuemos popularizando, como diría Ricardo Mella, nuestros ideales. Seamos consecuentes en la discusión y en la crítica contra el orden social establecido. Que al final la verdad triunfará sobre todos los confusionismos y la justicia arraigará en la conciencia de los nombres aunque ello les pese a los traidores!

S.E.A.

El Comité Regional y las Secciones de Dreux y Thiais, han organizado para el DOMINGO 12 DE JUNIO, una CONCENTRACION solidaria en beneficio de compañeros enfermos y ancianos, la cual se desarrollará bajo el siguiente programa:

A las 10 de la mañana en el Stade Municipal de Thiais:

Gran partido de fútbol amistoso a cargo de los equipos «Hispania» de París e «Berlia» de Dreux, con trofeo S.E.A. ofrecido al equipo ganador.

Después del partido, pique-nique en el propio campo de deportes.

A las 3 de la tarde, en la Sala de Fiestas de Thiais, el grupo «Reflejos de España» de Dreux presentará el drama de A. Casona, LA BARCA SIN



Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

JIRA CONCENTRACION



PESCADOR. En la segunda parte del espectáculo: JAIMITO, prodigio del acordeón; LOLA ENCINAS, danzas españolas y clásicas acompañada a guitarra, y, por último, el gran compositor y cantor valenciano.

RAIMON

Entrada gratuita, con aportación voluntaria para fines estrictamente solidarios.

Metro Porte de Choisy para coger el autobús 283 hasta parada terminal. Salidas a partir de las 7.30 todas las horas.

LA COMEDIA DEL DIA

MADRID. — El día 31 de mayo se reunió la comisión permanente de jerarquías eclesiásticas españolas en la que participan 18 prelados para estudiar, hasta el 3 de junio, el proyecto de estatuto sobre libertad religiosa en España, según los principios del concilio Vaticano II.

Como se recordará, la participación española en dicho concilio fue típicamente cavernaria como corresponde a la Iglesia devota de Torquemada. Posiblemente tal permanente citada se incline por una inquisición sin llamas, pero en ascuas, o confiada a placer de los esbirros policíacos servidores del bien amado de Roma; Franco.